

Jamais trop tard

Marie GUFFLET

Je dédie ce roman à toute personne qui pense qu'il est TROP TARD pour quelque chose, que ce soit l'amour, le pardon ou la réalisation de ses rêves... Merci à TOI de me lire.

Une vie entière ne sera jamais suffisante pour remercier tous ceux et celles qui me soutiennent dans mes projets :

Mon cher mari, merci de mettre tous tes talents et ton temps au service de mes rêves. Merci pour ces années à tes côtés. Notre amour a donné naissance à deux merveilleuses princesses, je suis tellement reconnaissante pour leur vie. J'aime me réveiller le matin au son de leurs fous rires, les regarder jouer ensemble et m'émerveiller de leur beauté. Notre famille est une source d'inspiration pour moi.

Celle qui a accepté de prêter son image à l'héroïne de ce livre, une rousse qui réussit dans la vie (lol) : ma petite sœur Adeline. En écrivant ces lignes, je rigole toute seule car je pense à toi. Plus qu'une sœur, tu es une amie, ma vie sociale lorsque je suis bloquée chez moi, dépassée par les événements (la vie de maman, lol). Tu es une marraine (alias « myname ») hors pair, une psychologue quand je déprime. Bref ! Tu es vraiment complète. Quel bout de femme ! Ça promet. Je t'aime quoi!

* * *

Mes amies, Elodie Picard et Émilie Capron, même si nous ne nous voyons que tous les 5 ans (lol), chaque instant passé à vos côtés est une bouffée d'air frais. Avec vous, je suis plus forte. Notre amitié m'est chère, merci d'exister.

Ma famille :

Mamie Odette, une femme de 91 ans qui ne cesse de m'inspirer et de me faire rire : Je t'aime tant !

Maman : Merci pour toutes ces années où tu t'es occupée de moi, tu m'as bercée, tu m'as aimée. C'est toi qui a suscité en moi la passion des livres.

Papa (parce qu'on a toujours besoin de son papa !) : Je suis fier d'être ta fille.

Myriam (and the boys, Sacha et Alexeï) : Car tout le monde n'a pas cette chance d'avoir une grande sœur, je remercie Dieu de m'en avoir donné une. Avec tout ce que nous avons vécu, j'ai de quoi être inspirée. Je t'aime.

Bruno : Mon frère chéri, je crois en toi, tu es un champion !

Mamilette : Ouah ! Si l'on devait remettre une médaille de Super Mamie, tu remporterais pour sûr la médaille d'or. Merci pour ton aide précieuse, les filles t'adorent. Tu as toujours le mot pour nous encourager et nous aimer. Merci encore.

Gloria, une grande lectrice, qui a cru en moi. Franz et Élise : Les amoureux, merci de faire partie de nos vies, vous êtes des perles !

Mes cousines, Adèle et Raïssa : Je vous aime.

Tous ceux et celles qui ont lu ce livre en avant-première chaque semaine avec assiduité et passion sur mon blog et sur Facebook. Vos commentaires et vos encouragements ont porté leurs fruits.

Bruno et Elodie Picard, Marc et Mickaëlle Bredenkamp, Steve et Sandrine Rivière: Mes précieux amis, vous êtes des sources d'inspiration pour moi. Je n'ai pas les mots pour vous remercier pour tout ce que vous déversez dans nos vies. Mille mercis pour votre amour et votre soutien.

Serge et Danielle, vous m'avez aidé à rêver GRAND, vous avez ce don d'insuffler de l'espoir, merci.

À Danielle, Marie-Noëlle, qui ont pris le temps de me lire, corriger et à Gaëlle Berthilde, mon amie et première éditrice qui a cru en moi, qui a pris le temps de me lire, de partager ses idées pour que je m'améliore.

The last but not the least, the most important ONE : Dieu, qui ma Source de joie.

COPYRIGHT

Copyright © 2016 Marie GUFFLET

Crédits photos Djeems Gufflet
All rights reserved / Tous droits réservés

Publié Via Bookélis

AUTRES ROMANS

Fragile (disponible sur Amazon en ebook et Bookélis)

Un goût de bonheur (bookélis)

BeautyFall (bookélis)

Le Messager (Trilogie) aux Éditions du 20 décembre

Une vie pour aimer aux Éditions du 20 décembre

À paraître :

Libre (Tome 2, Série Brèches)

Marie GUFFLET est aussi sur Facebook :

<https://www.facebook.commarieguffletauteure/>

Insignifiante

Mon existence : insignifiante !

Du moins, c'est ce que je croyais il y a quelques temps. Si je pouvais revenir en arrière, j'aurais changé le cours des choses et ramené à la vie celle que je n'ai cessé d'aimer mais qui s'en est allée trop tôt. Malheureusement, ceci m'est impossible.

Un soir, tandis qu'il pleuvait, mes parents sont sortis. La chaussée était glissante, papa a perdu le contrôle de la voiture et maman a été tuée sur le coup ! À cet instant, la vie de ma famille a basculé dans les ténèbres. Nous avons été propulsés dans cet autre univers sombre et violent qui n'aurait pas dû devenir le nôtre. Dès lors, aussi incroyable pour moi que cela puisse être, rien pour nous tous n'a plus jamais été comme avant.

Moi, Camille, je me souviens encore de cette soirée qui, au premier abord, était comme les autres. Les parents étaient partis depuis une heure déjà et Ophélie et moi en profitions pour nous mettre du vernis rose bonbon sur les ongles en regardant la télé en pyjama, comme on aimait le faire quelquefois avec maman. Nous avons passé un

agréable moment, puis ma petite sœur de cinq ans a fini par s'endormir sur le canapé devant une série qui me faisait tant rigoler. Dehors la pluie tombait fort. Je me suis emmitouffée dans une couverture, une tasse de lait chaud à la cannelle dans les mains.

À 23 heures, ne tenant plus éveillée devant la télé et bien que les parents ne soient pas encore rentrés, j'ai couché Ophélie dans mon lit. Comme c'était les derniers jours de vacances, maman nous avait autorisées à dormir dans le même lit. Le lendemain matin, aux environs de 8h00, je préparais le petit déjeuner avec Ophélie en essayant de ne pas faire trop de bruit pour ne pas réveiller les parents, quand le téléphone a sonné. Ce simple coup de fil, j'aurais préféré ne pas le recevoir. Il a bouleversé nos vies à jamais. Et si je n'avais pas décroché ?

Martine, une collègue de papa, est ensuite venue nous chercher ma sœur et moi pour nous amener à l'hôpital, auprès de nos parents. Un silence pesant régnait dans la voiture, je sentais chez cette dame que je n'avais rencontrée qu'une ou deux fois auparavant, comme une tristesse qu'elle tentait de dissimuler et qui faisait grandir en moi un mauvais pressentiment. Je n'osais pas lui poser de questions, ayant trop peur de la vérité. Tout ce que je savais était que mes parents avaient eu, la veille, un accident de voiture.

L'hôpital dans lequel travaillait mon père est soudain devenu lugubre à mes yeux, ses odeurs me retournaient l'estomac et ses murs blancs me renvoyaient une image de mort omniprésente. Nous avons pris l'ascenseur et avons retrouvé papa dans une salle de réveil. Il avait quelques bleus et des pansements. Aucune trace de maman. Martine a proposé d'emmener Ophélie à la cafétéria, je

suis donc restée avec papa, ne sachant quoi dire ni quoi faire. Je ne comprenais pas pourquoi maman n'était pas à ses côtés.

- Papa, tu vas bien ? Tu vas t'en sortir, pas vrai ?
- Oui ma chérie ! Ne t'inquiète pas, je vais m'en sortir.
- Et maman, où est-ce qu'elle est ? Je veux la voir.
- Ce n'est pas possible.
- Comment ça « ce n'est pas possible » ?
- Elle est morte Camille. Nous ne la reverrons plus.
- NON !
- Elle est morte, tu m'entends ?
- NON...

Sur son lit, j'ai fondu en larmes. Mes oreilles bourdonnaient, ma bouche était sèche et tout à coup, je me suis mise à hurler. J'ai tapé des poings avec violence contre le mur avant de m'écrouler sans force sur le sol. Je me rappelle qu'à cet instant précis, j'ai désiré mourir ou disparaître afin de ne plus ressentir cette douleur qui me déchirait le cœur. Je ne pouvais pas croire ce qui m'arrivait. Martine est revenue avec Ophélie et j'ai dû prendre sur moi et me calmer aussitôt pour ne pas effrayer ma sœur. De façon spontanée, je l'ai prise dans mes bras et je l'ai tenue longtemps contre moi, de peur de la perdre elle aussi. De ses toutes petites mains, elle a caressé mes cheveux avec tendresse et m'a offert son plus beau sourire. Comment allais-je lui annoncer la terrible nouvelle ?

Nous avons embrassé papa, puis nous sommes retournées à la maison avec Martine, qui comme moi, était soulagée qu'Ophélie se soit endormie.

Une fois rentrée, j'ai couru dans la chambre de mes

parents et je me suis jetée sur leur lit. Maman y avait laissé son pyjama qui portait encore l'odeur de son lait pour le corps, une odeur de vanille bien à elle que je chérissais comme un trésor. J'ai serré le vêtement fort sur mon cœur tout en cherchant des yeux chaque détail qui me ramènerait un petit bout d'elle : ses pantoufles bleues déposées près de l'armoire, sa brosse à cheveux sur la table de nuit, le dernier livre qu'elle était en train de lire... Tout avait désormais son importance. Dans la salle de bains, elle avait laissé son maquillage en vrac près du lavabo: son mascara noir, son fond de teint compact, son rouge à lèvres, son blush, elle n'avait pas eu le temps de les remettre dans sa trousse. Sûrement, s'était-elle parfumée d'une touche de J'adore car le flacon signé Dior n'était pas refermé.

Lui avais-je dit au revoir avant qu'elle quitte la maison ? Savait-elle que je l'aimais ? Quelle était la dernière chose que nous avions faite ensemble ? Je ne savais plus, je ne pouvais m'en rappeler parfaitement, pourtant il ne fallait pas que j'oublie. Tout est devenu flou ensuite. J'ai été réveillée dans le lit de mes parents par Martine. Elle ne savait plus comment faire avec Ophélie qui pleurait et réclamait maman. Papa est revenu en fin de journée. L'enterrement a eu lieu le lendemain et ma petite sœur n'a pas compris pourquoi on avait mis sa maman dans une boîte au fond de la terre. Je lui ai expliqué que si nous continuions de l'aimer et de la garder dans notre cœur, elle ne serait jamais loin de nous. Il semble que cette pensée l'ait apaisée, je m'y accrochais de toutes mes forces. Le plus dur restait encore à venir: le quotidien sans celle que tous, nous aimions.

La maison paraissait bien vide sans maman. Ophélie

parlait tout le temps d'elle et me demandait ce qu'elle pouvait bien être en train de faire. Papa, lui, restait de longues heures au travail pour ne pas rentrer. Cette mort subite, il ne se le pardonnait pas. Ce n'était de la faute de personne, pourtant il ne cessait de répéter qu'il n'aurait pas dû insister pour l'amener à cette soirée alors qu'elle n'en avait pas eu envie, et que c'était ma petite sœur et moi qui l'avions convaincue d'y aller pour se changer les idées. Quant à moi, je me retrouvais à 16 ans à devoir m'occuper d'une enfant et de la maison, sans oublier de faire mes devoirs, car les cours avaient repris.

Cette année scolaire 2007 se déroulait plutôt mal. Fatiguée, seule avec mon chagrin, j'avais du mal à me concentrer en cours, mais lorsque je ramenaï de mauvaises notes à mon père, il ne cherchait pas à comprendre ni à m'aider, il s'énervait.

— Tu ne peux pas échouer Camille, ta mère et moi comptons sur toi.

— Mais papa, c'est si dur sans elle !

— Tu te laisses aller et ce n'est pas bien. J'exige que la prochaine fois, tu me ramènes de meilleurs résultats. C'est compris ?

— Oui, ai-je répondu exaspérée.

— Ne me parle pas sur ce ton, Camille ! Si ta mère était là, tu n'aurais pas réagi de la sorte.

— Mais elle n'est plus là, et toi non plus d'ailleurs. Tu es tout le temps au travail, nous n'avons plus de papa.

— Ça suffit ! Monte dans ta chambre !

— Si maman était là, tu ne m'aurais pas traitée comme ça !

* * *

Pour toute réponse à ma réplique, j'ai reçu une gifle et j'ai couru m'enfermer dans mon lieu secret, là où j'avais conservé tous les trésors laissés par maman: son parfum, son maquillage, ses habits préférés.

Ophélie et moi avons continué de dormir dans le même lit. Comme elle faisait souvent des cauchemars, je lui ai donné le pull de maman pour qu'elle le mette chaque fois qu'elle avait peur. Elle en a fait son doudou.

Malheureusement, papa s'est mis à boire lorsqu'il ne travaillait pas. Il achetait une, puis deux voire plus de bouteilles d'alcool fort et s'enfermait dans la chambre pour les ingurgiter. Le gouffre entre nous se creusait de plus en plus, nous n'avions plus aucune relation, ni aucune conversation. Je ne pouvais comprendre son mutisme et son indifférence. Malgré tout, je l'aimais. Il était mon père, lui aussi souffrait et je ne pouvais qu'imaginer sa douleur.

Plusieurs mois se sont écoulés et un jour, papa a décidé qu'il fallait déménager. Confronté à mon refus, il s'est fâché et m'a rouée de coups pour la première fois. Il était soûl. Heureusement, ma petite sœur était chez une copine cet après-midi-là, je n'aurais pas voulu qu'elle voit ça. Papa n'avait jamais manifesté une telle violence, il ne semblait plus se contrôler. C'est surtout l'expression de son visage qui m'a effrayée, les coups, à la fin, je ne les sentais plus vraiment, j'encaissais. Une fois sa rage passée, il s'est assis sur le canapé et a pleuré. Il était désolé et m'a demandé pardon plus d'une fois; mon cœur d'enfant l'a excusé. J'avais déjà perdu ma mère, je n'allais pas en plus perdre mon père! Le lendemain et les jours suivants, comme j'ai refusé de faire les cartons et de vendre les affaires de maman, j'ai à nouveau subi la colère de papa,

encore et encore. Je lui ai crié que maman n'aurait pas aimé le voir dans cet état, mais cela n'a fait qu'augmenter son courroux. Il a fini par vendre le piano de maman, celui qu'elle aimait tant, et donner tout ce qu'il a trouvé lui appartenant dans la maison, à l'exception de mes trésors que j'avais bien cachés.

C'est avec une peine immense que j'ai quitté la maison dans laquelle j'avais grandi, laissant derrière moi une partie de mon enfance, de mes souvenirs, de ma mère et de moi-même. Dans cette demeure qui exhalait un parfum familial, il régnait une atmosphère unique. Nous y avions laissé nos marques, certaines sur les murs, d'autres dans le jardin. Tout cela resterait ici, tandis que nous partions vers une île inconnue où papa était né...

Dans le taxi nous conduisant à l'aéroport, je regardais tristement les paysages défiler et voyais mon passé s'éloigner quand, soudain, j'ai réalisé que je n'entendais plus le son de la voix qui m'avait si souvent bercée. En plein désarroi, je n'ai pu réprimer un sanglot. La Réunion allait-elle être meilleure pour moi ? J'avais du mal à le croire.

La Rencontre

Août 2008

Quelle poisse ! C'était ma rentrée au lycée Roland Garros et j'étais déjà en retard. Papa était trop soûl pour se réveiller et nous conduire ce matin, nous avons dû marcher. Fort heureusement, ce n'était pas si loin — juste à 2 kilomètres de la maison — et l'école d'Ophélie se situait en face du lycée. Enfin arrivée ! Voilà le tableau. J'ai cours de littérature avec mon prof principal, un certain Mr Duchemann, salle 201. Pourvu que je m'y retrouve, je n'ai pas eu le temps de visiter !

Je m'attendais à trouver un vieil homme aux cheveux grisonnants, portant de grosses lunettes noires et barbant à souhait. En ouvrant la porte, quelle n'a pas été ma surprise face à cette salle remplie d'élèves écoutant attentivement un homme d'à peine une trentaine d'années. Un homme élégant qui n'a pas souri en me voyant arriver avec une demi-heure de retard.

— Bonjour, je suis Camille Mussard, désolée pour le retard. Je suis...

Je m'apprêtais à dire «nouvelle», quand il m'a coupée net :

— Asseyez-vous ici en face de moi. Je ne tolère pas les retards. C'est le premier jour et vous faites plutôt mauvaise impression, Mlle Mussard.

— Désolée, je...

— Dépêchez-vous donc de vous installer !

Oups! Ce n'était pas gagné, il me saquerait sûrement. Je me suis vite assise à la place désignée et je me suis faite toute petite, déballant mes affaires dans le plus grand des silences. C'est alors que Mr Duchemann m'a demandé de me lever pour me présenter à la classe. *La loose !*

C'est en balbutiant que j'ai de nouveau décliné mon identité:

— Je suis Camille Mussard, j'ai 17 ans. Je suis... nouvelle à La Réunion. Avant, je vivais dans le sud de la France. C'est tout.

Mais, Mr Duchemann n'en avait pas fini avec moi et il m'a questionnée sur les livres que j'avais étudiés l'année précédente et sur ce que j'avais fait pendant les vacances. Un interrogatoire qui me rendait mal à l'aise, je me suis mise à bredouiller en sentant tous ces regards sur moi et en entendant ces rires derrière mon dos. J'ai tenté de refouler mes larmes. Ma mère me manquait plus que jamais, de même que mes amies et ma petite Ophélie. J'espérais que celle-ci avait plus de chance que moi au même instant.

Le professeur m'a ensuite tendu une feuille de papier sur laquelle je devais inscrire des informations sur mes parents, sur mes passions, sur ma vie quoi! C'est avec les nerfs que j'ai rempli ce formulaire :

Nom : MUSSARD

Prénom : Camille

Âge : 17 ans

Profession des parents : père infirmier, mère sans profession

Je ne voulais pas l'informer que ma mère était morte, je ne sais pas pourquoi. Peut-être que je craignais qu'il le dise à la classe et que l'on me prenne en pitié. J'ai donc écrit qu'elle était sans profession, ce qui n'était pas faux !

Livres préférés : Nicolas Sparks, « The Notebook » Marc Lévy, « Où es-tu ? »

Hobbies : Musique

Mes réponses n'ont pas eu l'air de convenir au professeur, puisqu'en regardant ma fiche, il a fait la grimace et a écrit quelque chose, probablement : « élève en retard pour le premier jour de classe » !

Lorsque la sonnerie a retenti, tous les élèves sont sortis, tous sauf moi qui n'avais pas envie de me mêler à la foule. Une jeune femme élégante est entrée pour parler à Mr Duchemann. L'appelant Mickaël, elle s'est appuyée au bureau, a fait tout un tas de gestes avec ses mains et a souvent secoué ses longs cheveux laissés libres.

Profitant de la récréer, j'ai jeté un coup d'œil autour de moi : les murs m'ont paru bien tristes avec des graffitis ça et là et de la fenêtre, on ne pouvait pas voir la mer mais seulement un ciel nuageux — à quoi bon vivre sur une île si on ne peut pas voir la mer ? De mon sac à dos, j'ai sorti

mon lecteur MP3 pour écouter un peu de rock. Avec les écouteurs dans les oreilles, je me suis laissée emporter par le son de la guitare électrique, très loin dans mes pensées. Je n'ai donc pas entendu les élèves qui revenaient. Lorsque Mr Duchemann s'est approché de moi la main tendue, j'ai réalisé trop tard qu'il voulait confisquer mon lecteur MP3 et c'est en grinçant les dents que je le lui ai remis.

Le cours étant fini, j'ai enchaîné avec celui d'anglais, puis d'espagnol. Aussi lorsqu'à onze heures trente la sonnerie a retenti, les élèves se sont rués vers le réfectoire, j'ai suivi le flot. Dans la salle envahie par le brouhaha continu des rires et des cris des autres lycéens, j'ai repéré au fond, une vieille table en formica – « la mienne » ai-je pensé – un endroit retiré et mal éclairé, personne ne viendrait m'y embêter. Comme j'avais récupéré mon baladeur, j'ai déjeuné au son d'Oasis. Plus tard, sortant un peu de ma bulle, j'ai remarqué que plusieurs personnes me fixaient du regard, y compris Mr Duchemann qui était attablé avec d'autres professeurs. Mais que me voulait-il celui-là ? Et les autres, c'était quoi leur problème ? Il faut dire que depuis la mort de maman, je ne portais essentiellement que des vêtements noirs qui contrastaient sensiblement avec le flamboyant de mes longs cheveux roux. Aux pieds, j'avais presque toujours mes Converse préférées : les vertes, celles que maman m'avait offertes au dernier Noël passé avec elle. C'est sûr que mon look ne passait pas inaperçu. Il reflétait juste l'état de mon âme : sombre et révoltée.

Ignorant cette attention persistante, j'ai ouvert un livre et plongé mon nez dans un poème de Verlaine :

CHANSON D'AUTOMNE

*Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur Monotone.*

*Tout suffoquant
Et Blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure ;*

*Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.*

C'était exactement mon état intérieur à ce moment précis ! J'ai vite essuyé la petite larme qui coulait sur ma joue. Repensant à maman qui m'accompagnait à chaque rentrée et déposait sur mon front un baiser pour me souhaiter bon courage, j'ai tenté de réprimer ma tristesse. Manquant d'air dans ma solitude et sous le regard inquisiteur de tous ces inconnus, brusquement je suis sortie. En fin d'après-midi, c'est pressée que je suis rentrée à l'appartement. Ça avait été une rude journée où j'avais affronté l'incompréhension et le rejet des autres, la rencontre avec un nouvel environnement et une culture diamétralement opposée à la mienne. Dans la chambre, je me suis littéralement jetée sur mon lit, pleurant de tout mon soûl, étouffant mes cris dans l'oreiller et tapant des poings contre le matelas. C'est dur, je n'y arriverai pas ! C'est si dur sans toi, maman !

Les jours qui ont suivi ont été plus ou moins les mêmes, je restais dans la classe durant les pauses. Personne parmi les lycéens ne faisait l'effort de m'adresser la parole et je m'asseyais toujours seule à la vieille table dont personne ne voulait au réfectoire, écoutant ma musique. Rien d'original, ni d'extraordinaire.

Jeudi 21, Français : rédiger un poème. Thème libre.

La veille, papa est rentré ivre et s'est emporté quand il s'est aperçu que je n'avais préparé à manger que pour Ophélie et moi. J'ai tenté de lui expliquer que je n'étais pas sûre qu'il rentrerait dîner, il s'est énervé et a fracassé la vaisselle sur le sol. Il a attrapé mon bras, le pressant de toutes ses forces et il a hurlé :

— J'ai toujours mangé ici, non ? Range-moi tout ça maintenant ! C'est entendu ?

— Oui.

L'empreinte de ses doigts est restée sur mon poignet meurtri. J'ai soufflé à Ophélie de se mettre au lit tout de suite. Ses yeux étaient remplis d'inquiétude et de larmes. Je me suis dépêchée de tout nettoyer. Quand j'ai rejoint ma petite sœur, elle pleurait. Je l'ai prise dans mes bras et lui ai promis qu'un jour, on s'en irait toutes les deux dans un endroit calme et paisible. Une fois qu'elle s'est endormie, je me suis mise à bosser ma poésie jusqu'à tard dans la nuit.

Le lendemain, habillée en quatrième vitesse pour préparer Ophélie, j'ai avalé une tartine avec de la confiture et un café bien serré.

— Ophé, j'ai mis ton goûter dans la poche de devant. Tu ne l'oublieras pas cette fois-ci !

— Oui ma soeur chérie, mais je ne veux pas aller à l'école, c'est nul ! J'aime pas cet endroit.

— Tu dois y aller pourtant. Tu es grande et si tu veux qu'un jour on s'en aille toutes les deux, il faut que tu apprennes bien à l'école. Courage ! Tu te feras vite des copines.

— Mais jeune veux pas y aller si tôt.

— J'ai une idée : tu vas venir à mon école. Je t'emmènerai avec moi au CDI (Centre de Documentation et d'information). La dame qui y travaille est très gentille. Je lui demanderai si tu peux attendre là jusqu'à 8h, après tu devras aller seule à l'école. Il n'a qu'une rue à traverser.

Tu te souviens comment on traverse la rue, n'est-ce pas ?
Je te l'ai appris.

— Ok... Je veux bien faire comme ça.

Ophélie a suivi mes instructions et est restée sage à côté de la documentaliste. Cette dame, d'environ la cinquantaine, avait le visage doux et le regard tendre. Elle était aussi l'une des rares personnes à m'avoir souri et montré un peu de bonté en me dirigeant dans le bahut, au début lorsque j'étais perdue. Elle avait su gagner ma confiance.

— Moi, c'est Elisabeth, apprit-elle à Ophélie. Je te dirai quand il sera l'heure.

— C'est d'accord. Merci.

— Ophé, tu dois être sage avec la dame ou bien la prochaine fois, je ne pourrai plus t'y emmener.

— Oui je serai gentille, c'est promis.

J'étais plus rassurée de la laisser là à quelques mètres de moi, que de la laisser devant l'école même s'il y avait du monde aux alentours. Elle n'a eu qu'une demi-heure à patienter.

Une fois le cours commencé, Mr Duchemann a demandé à chacun de nous de lire notre poème devant la classe. Terrorisée à l'idée de prendre la parole en public, mes mains tremblaient et ma gorge était serrée. C'était à mon tour.

— Mademoiselle, c'est à vous.

Je me suis levée et me suis retournée face à la classe.
Tous les yeux étaient braqués sur moi. Alors, j'ai paniqué.
J'ai eu du mal à tenir ma feuille, aucun mot ne voulait
sortir de ma bouche, j'étais bloquée.

— Mlle Mussard, on vous attend. N'ayez pas peur, c'est
juste une lecture.

— *Chagrin d'été...*

CHAGRIN D'ÉTÉ

Dans un murmure j'ai couché
Des vers sur le papier.
A l'usure j'ai composé
Ce doux poème pour nous
Afin de n'jamais oublier
Ce passé déjà flou.

Tant de larmes j'ai versées
Dans le creux de ton cou.
Je voudrais encore sentir
Ton parfum épicé
M'accrocher au souvenir
Du toucher de tes mains
Du son de ta voix sereine
Qui disait que demain
Serait meilleur que la peine

Qu'aujourd'hui je ressens.
Tout comme toi j'aimerais
Partir à jamais

Pour que cesse l'effroi
De ma vie sans toi.
Ce chagrin qui me tue
A raison de moi.
Mon âme mise à nu
J'ai perdu la foi.

Je lutte contre la haine
Mais ne suis qu'humaine.
Pourquoi garder l'espoir
D'un jour te revoir
Continuer d'avancer
Malgré les regrets ?
J'me rends à l'évidence :
Vivre en ton absence.

J'ai eu le sentiment que ce cauchemar ne finirait plus. Je l'ai lu trois fois, la première en bredouillant, la deuxième trop doucement et la troisième trop vite, pressée que j'étais de me rasseoir. Mr Duchemann a pris ma feuille et a lu mon poème avec le ton que j'avais imaginé dans ma

tête. Il a prononcé les mots avec justesse, sa voix se mêlant à mes émotions. Je n'avais pas su ni même voulu le faire et ainsi me dévoiler. Malgré tout, j'ai eu 15/20 et j'en étais satisfaite.

Chagrin d'été... Personne n'a cherché à savoir de qui je parlais et au fond de moi, j'en étais soulagée. À la fin de la journée, j'emportais mon secret, la tête pleine du souvenir de maman, la plaie de mon cœur ravivée.

Pensées

Quelques jours après la rentrée...

— Bonjour, s'est exclamé Mr Duchemann visiblement de bonne humeur. Comme évoqué à notre premier cours mardi dernier, voici les trois œuvres au programme de cette année: le roman épistolaire de Pierre Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses* ; la tragédie de William Shakespeare, *Roméo et Juliette* ; enfin, l'œuvre philosophique de Blaise Pascal, *Pensées*. Pour notre étude, nous nous appuierons sur les adaptations cinématographiques des deux premières, mais commençons par *Pensées*. J'espère que vous avez apporté votre livre. Si vous n'avez pas pu l'acheter, il est disponible au CDI. Je n'accepterai aucune excuse.

— Je l'ai oublié, ai-je bredouillé en levant timidement la main.

— Je vous en avais pourtant informée, Mlle Mussard ! Vous avez reçu la liste et le calendrier la semaine dernière, s'est-il agacé.

— Je suis désolée, je n'y ai pas fait attention.

— Vous voulez donc me dire que j'ai passé des heures à